

Serge-Marcel Roche

CONVERSATION

Editions QazaQ

Serge Marcel Roche

# Conversation

poèmes

Préface par Zakane

Postface par Anne-Marguerite Garel

Illustrations d'Olivier Dende

2016

Éditions QazaQ

ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Mail : [editionsqazaq@gmail.com](mailto:editionsqazaq@gmail.com)

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

Twitter: [@Le\\_Curator](#)

Facebook: [Les Cosaques des Frontieres](#)

Illustrations : Olivier Dende

ISBN : 978-94-92285-36-2

Tous droits réservés

2016 © Serge Marcel Roche, Olivier Dende & Éditions  
QazaQ

## SERGE MARCEL ROCHE

Né à Lyon (France) en 1957, Serge Marcel Roche vit depuis 1999 au Cameroun, dans la grande forêt de l'Est. Homme sur la piste, voyageur dans la nuit, il publie sur [chemin tournant](#) Ma vie au village, textes hors-cases, où la langue française est fécondée et façonnée par la vision d'un paysage et de sa parole.

Aux Éditions Qazaq : *Journal de la brousse endormie* / 2015

Sur chemin tournant : *Génésie* et *Lignages*, en accès libre

Poèmes ou extraits en Voix d'encre, Arpa et d'autres revues

Textes sur Les Cosaques des frontières

## PRÉFACE, par Zakane

(Pour faire conversation et pour la conserver)

*"Écrire serait  
se retourner pour regarder sa voix"*

*dans un passage de nuit  
là où on pense*

j'ai lu  
j'ai lu  
Serge Marcel Roche

j'ai lu

après donc  
alors  
je donne mon chant  
à sa demande  
convié

dans l'immobile histoire  
de ceux qui se connaissent  
sans jamais s'être touché  
ni d'espace ni de temps  
j'ai soumis à mon cœur  
son simple  
*lieu troisième*

les mots le vent et le silence  
seul  
et puis le sel aussi  
j'ai mangé  
cette impossibilité  
*de l'ombre et du baiser*

ai senti  
*l'œuvre de la lumière*  
les mots  
les oubliés  
*de l'enchantement d'être*

et j'ai bien fait  
de me laisser  
aller ainsi  
à cette forme de nuit et de chuchotements

ai-je usé  
de vol de chapardage et d'effraction  
il me pardonnera  
c'est avec le lien fort que tisse l'écrit  
le sien  
et celui d'une femme  
que j'ai bâti "Préface"

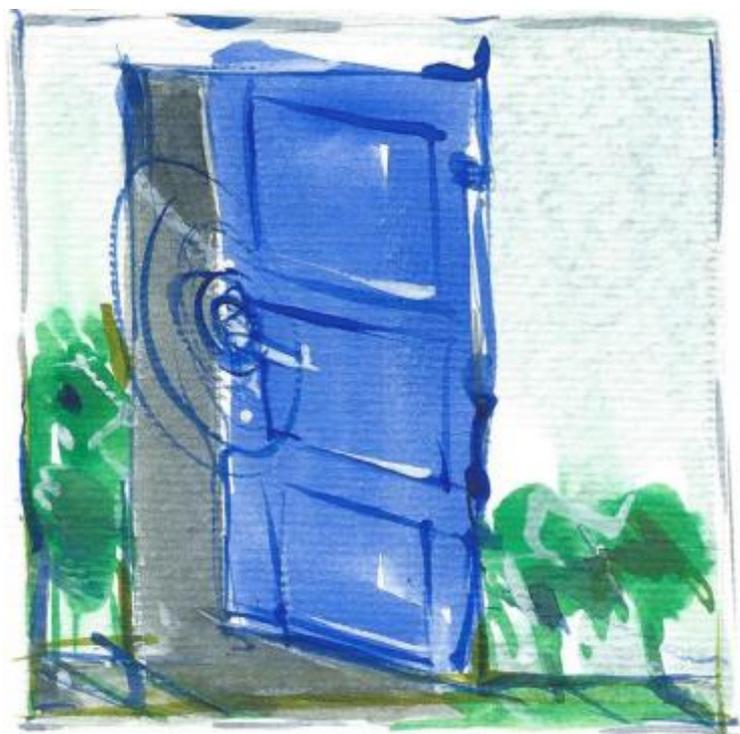
oui je veux bien  
aller  
aller encore

par delà l'eau du fleuve  
en songeant à la brousse  
et aux carnets diffus

j'entends presque sa voix  
qui conte *la part manquante*  
par la porte entrouverte  
ouverte grande aussi après  
et bleue  
sa voix  
me dire

*"Parlons d'enfance  
De son rapide envol  
De la vie qui n'est que rémission"*

Conversation



C'est dis-tu un troisième lieu  
Un nid dans l'arbre creux  
Du cœur endormi  
Une porte bleue  
Entr'ouverte et cachée à demi  
Par l'auvent gris d'une ombre  
La gaze d'un rideau  
Et à la saison verte  
La longueur des pluies

Un autre lieu  
Sur une rive  
Un entre-deux  
Afin de vivre  
S'il est possible de vivre heureux





Toujours j'emprunte  
Le passage de nuit  
Mais c'est peu de distance  
Juste une largeur de piste  
Et tu comptes mes pas de poussière  
Il y a l'ombre des citronniers  
Habités par les fourmis rouges  
Et la lueur d'un doum  
Ces choses du dehors  
Chez moi sont en dedans  
Là où je passe



Ce peu d'histoires  
Qui te paraissent étranges  
Je les écris quand un cossyphe chante  
Et qu'il fait encore chaud au bord de la nuit  
C'est la vie incomprise  
La temporalité  
Ce peu de mots pourtant  
Ne va pas à la mer  
Ailleurs je vivrai auprès d'une rivière  
Dans l'immobilité



Quand il est trois heures de la nuit  
J'ouvre la porte bleue  
J'attends  
Les deux jacos frissonnent  
Il y a sur la table les traces d'une chanson

Je rêve de créer des choses inutiles  
Un décor de papier où jouerai le silence  
Des couleurs pour le vent

Ton regard dans les branches  
Ma pensée inquiète  
Sont les contours de la nuit  
Balancement oscillation  
L'attente est dans le temps  
Notre forme d'être

Je repasse la lettre souvent  
Cherchant ce qui fonde le mot  
Le dit désirant  
Tout cela signes traces  
Cette nécessité inscrite sur le ciel blanc  
N'existe plus pour nous  
En d'autres seulement  
Qui lisent le poème  
Encore n'est-ce qu'un appel  
Qu'ils lèvent en passant

Là où je ne peux aller  
Ce que je ne peux dire  
Étrangement forment les mots  
Du paysage et du jeu

S'estompe ce que l'on veut saisir

Notre étonnement douloureux  
Court après la lumière  
En l'œuvre qui se poursuit



Nuit où personne ne passe  
Trop près de mon sommeil  
Nuit où les pieds laissent  
Leurs traces sur la peau  
Un même endroit d'heur et de peine  
Une même nuit  
Il y a les lames de verre  
Le rideau écarté  
Le corps à la frontière  
La pluie l'obscurité  
La lampe qui éclaire  
La monotonie du poème  
*La végétation de mon pas*  
Quand je m'éveille  
Et cherche les mots  
Avec lenteur dans la case

Je sors à l'heure dernière  
Qui est l'heure si douce  
Où la lumière orange  
Chante dans le verger  
J'attends  
Que l'écrit s'impose  
Ou seulement quelque chose  
Proche de rien  
L'appel d'une grive  
La plongée d'un martin  
Quelqu'un pourrait venir  
Mais personne ne vient  
Un seul est là  
Qui ne parle pas  
Se tient tout entier  
Entre mon silence et le sien  
Au bord de ce qui m'attire

A notre insu dis-tu  
L'œuvre de la lumière  
(Ajouter le labeur du temps)

D'où vient l'enchantement  
D'être là  
Malgré tout

De cette danse des deux  
La lumière  
Le temps  
De cette conjonction  
Qui ferait la parole  
Le mot habitant parmi nous  
Au milieu  
Dans le ventre  
Le cœur  
Le mot à reconnaître  
Venu s'en retournant  
Nous laissant l'éclairante durée  
Du poème

L'écrit ne pose plus  
La question du retour  
Le fleuve d'il y a des jours  
Coule encore très loin  
Sans m'avoir jamais dit  
Qui je suis  
Et la part manquante  
Laissée dans le jardin  
Celle qui m'attend selon tes mots  
Au tournant du chemin  
S'est jetée dans ses eaux  
Il me semble vois-tu  
Que c'est sans importance

La musique de l'eau  
Sur la terre  
Sur les toits  
Le vent  
Ailleurs ce même vent  
La pluie  
Si petite chez toi  
— Entendre fragile jusqu'en  
sa force même —  
La mer aussi  
Le long ciel au milieu  
Qui sépare ici-bas  
Et lui  
Qui passe entre nous  
Qui va son chemin d'eaux profondes  
Entre ta *belle attente de terre*  
Et la nuit

Il y a *ce silence de sable*  
Devant la mer  
Ce silence de sable tien

L'enfance près de la fenêtre  
Dans la ville  
Si loin

La chair muette  
Et le beau désir  
A la cime de l'arbre

Et puis toutes les années  
De ciel lourd  
Qu'il faut bien traverser

Si l'on veut revenir  
Un jour là  
Devant la mer

D'où surgira le cheval blanc

Un buisson de papier  
En attente du feu  
Serait-ce *l'arbre qui monte*  
*Aux bords de nos yeux*  
Ce peu ce rien  
Qui restera de nous  
Sur le rivage  
Pas plus que ces coquillages  
Dans ta main  
Au sortir de l'eau  
Ou l'oiseau  
Ou la pierre  
Ou *la pluie qui danse*  
*Dans tes veines qui dansent*  
Quelques mots  
Que nous aurons dit  
En forme de nuit et de silence

Il y a toujours un fleuve  
A l'approche des tombes  
Une presqu'île  
Une barque engravée  
Des mots d'un gris de peupliers  
Sur la pierre lisse ou rugueuse  
Une plaque municipale  
Une semblance de jardin  
Ce que les autres disent  
Des morts qui sont là  
Des anges et du gravier

Ayant laissé l'auto  
Nous marchons sans parler  
Vers des *restes* et une *semence*  
Qui pour moi ne sont qu'une trace d'enfance  
Mais pour toi un visage — deux plutôt  
Quand *tout s'écrit* et *tout s'efface*  
*Dans l'herbier de la fin d'un monde*

Un paysage vois-tu  
Est ce qui reste de soi quand on part  
Quand on tourne le dos  
C'est un certain rendu de sa lumière  
Qui nous efface sur le chemin du retour  
Et nous sommes là dans son secret  
Une toute petite part de lui un détail  
De sa clarté qui s'était livrée doucement  
A notre bassesse  
Et lui-même (son secret en nous)  
N'est qu'une vague  
De la mer de cristal  
La couleur d'un moment  
Dans son éternité  
Un son se retirant  
Pour laisser les bateaux  
Glisser jusqu'au rivage  
Ou l'oiseau se poser quand il faut

*Tu marcheras de nuit*  
*Toujours tu emprantes*  
Et j'emprunte tes mots  
Leur donne une couleur d'ici  
De rouge terre de racines  
De grain de peau  
Matière noire par où je passe  
Sans comprendre  
Et tu comptes mes pas  
Un à un sur le bois  
Avec des pauses entre les lignes  
Ce qui fait le poème  
Ce peu de mots  
Toujours les mêmes  
Ce lieu troisième  
Une certaine mutualité  
Une douce et longue migration des signes



Juste une conversation

Au bord des arbres et de l'eau

Les mots et expressions en italique sont extraits de lettres ou de poèmes de **Muriel Verstichel**, sauf *restes* et *semence*, de l'épithaphe de Paul Claudel.

Batouri – Saint-Didier de la Tour, 14 avril – 7 octobre 2010

Première publication sur [chemin tournant](#), 2014

Notes en marge

1

Vient le moment de dire les mots  
à celui qui ne sait que taire  
depuis qu'il a parlé au milieu de la nuit

Je suis au milieu de la nuit  
un arbre qui n'entend rien  
que la terre entre ses racines

2

Peut-être en moi, de moi,  
ce lieu troisième est-il le plus aimant,  
le plus à même de dire la hauteur de la voix,  
ce qui fait le poème,  
ce qui redonne vie à tout corps emporté

3

Voix de palme  
souffle lent  
qui vient de loin

4

Le paysage tout entier dans l'attention de l'œil  
ce qui se voit de lui  
ce que l'on ne voit pas

une même palpation du trait  
de la couleur  
de la fragilité sonore du lointain

5

Choix réduit au silence  
j'écris au revers de la chair et du vent

6

La cour, le jardin, ce sont des mots anciens  
qui se glissent là sur la pierre,  
sur l'assise de ma vie cachée,  
une histoire incomplète  
qui serait muette  
sans eux

7

Il y a des notes  
sur le sentier de nuit  
où personne ne passe,  
des notes qui de l'une à l'autre  
fabriquent un ciel bas,  
un ciel à portée d'homme,  
un ciel qui malgré tout,  
bien qu'on ne se parle pas  
est un dit de lumière

8

Rivage

nous parlons  
de choses et d'autres choses  
et les oyats frémissent

Lui, invente le vent

9

De moi ce lieu troisième  
est ce qui s'accorde au vent  
à l'ombre et au baiser

ou plutôt dire  
ce qui leur est accordé  
par une secrète prévenance

10

Là  
où je suis,  
faisant mes heures de nuit,  
je ne vois pas  
j'écoute

11

Il n'y a pas de conversation  
qui ne laisse affleurer le secret de soi

On se tient alors au bord de l'autre  
à sa table de nuit  
et l'on mange en silence

12

Derrière les arbres il y a quelqu'un  
et soi près de la fenêtre

Lui marche  
et c'est en soi,  
se promène  
où l'on va,  
parce qu'il n'a pas d'endroit  
autre que celui-là,  
que son corps en attente

13

Écrire serait  
se retourner pour regarder la voix

14

Se retourner pour voir  
serait de ce regard  
ensemencer la nuit

15

Au milieu de la nuit  
le seul va son pas  
sur le chemin de mer

et le silence prend forme dans sa main

16

La part de soi qui est de flamme et de vent où est-elle,  
cette part d'horizon qui chante une terre cachée par l'oubli  
dès l'instant où l'on est sans armes jeté en ce monde-ci ?

Ce lieu en soi si haut derrière le voile de l'ennui,  
le décor d'une vie pesante,  
l'ombrage blanc du ciel  
que lissent les milans

Une autre conversation

(avec S., au lieu-dit *Le pied du boa*)

Sur le sol tiède de l'allée  
Tapisée entre deux captures de nos rêves  
La forme d'un engoulement  
Immobile  
Là  
Mesure l'ombre que nous portons

C'est la nuit déjà  
Le silence

*Parlons d'enfance  
De son rapide envol  
De la vie qui n'est que rémission*

L'obscurité grandit  
Je n'ai plus d'yeux pour voir en elle  
Pour reconnaître la tache blanche à l'aile

L'oiseau a jugé la distance  
Tandis qu'il s'élance  
Il nous faut rejoindre l'auto

## Postface

### L'écriture poétique comme mystique profane

L'écrivain écoute, il ne pérorer pas, il n'épanche pas son spleen sur des pages et des pages : cette attitude prend le contrepied de toute une tendance littéraire encline au lyrisme facile, voire factice, et elle témoigne d'une disposition d'esprit attentive (et favorable) à l'altérité.

De fait, Serge Marcel Roche n'est pas un écrivain bavard : sur le blanc lumineux de la page, quelques mots obscurs et désincarnés. Le narrateur des poèmes, lui aussi, écoute et d'abord, de la manière la plus simple, en s'attachant aux bruits du monde, « *l'appel d'une grive / la plongée d'un martin* », ces bruits que le poète compose bientôt en monde de sons – pas n'importe lesquels, car il n'est jamais fait cas de la rumeur lassante et incessante que génère l'activité humaine ; les poèmes de M. Roche se font plutôt l'écho des éléments, des tapements du vent et du timbre grêles des eaux qui s'écoulent :

(1) « *La musique de l'eau / sur la terre / sur les toits / le vent / ailleurs ce même vent / la pluie si petite chez toi / - entendre fragile jusqu'en / sa force même – la mer aussi (...)* ».

Le narrateur écoute aussi les voix qui constituent son for intérieur. Ainsi, « tu » est une forme de conscience dont on ne sait si elle est la voix rapportée d'un ami éloigné ou une réminiscence de ce que le narrateur a été il y a longtemps dans d'autres lieux :

(2) « *la pluie si petite chez toi / (...) le long ciel au milieu / qui sépare ici-bas / et lui / qui passe entre nous* ».

« Tu » est souvent mis en scène pour être démenti et laisser la part belle à “l’autre”, celui qui se développe en silence dans la vie du corps et des rêves, celui du « ventre, du cœur » ou de la nuit :

(3) « *Il n’y a pas de conversation qui ne laisse affleurer le secret de soi / on se tient alors au bord de l’autre* ».

(4) “*Quelqu’un pourrait venir / mais personne ne vient / un seul est là / qui ne parle pas / se tient tout entier / entre mon silence et le sien / au bord de ce qui m’attire*”.

Cette altérité à laquelle le poète se mesure est indissociable de la mort, que celle-ci apparaisse sous forme de symbole (la stèle) ou de suicide (nous soulignons) :

(5) “*Je sors à l’heure dernière / (...) / j’attends / que l’écrit s’impose*”

(6) “*La cour, le jardin, ce sont des mots anciens qui glissent sur la pierre, sur l’assise de ma vie cachée*”

(7) “*la part manquante laissée dans le jardin / (...) s’est jetée dans les eaux du fleuve*”.

En se donnant un objet d’écriture aussi exigeant, le narrateur s’est donné une pratique d’écriture qui confine à l’ascèse. Elle exige d’abord le silence et la solitude, la « nuit où personne ne passe », la discipline de « mes heures de nuit » comme il les appelle plus loin. Cette écriture demande aussi au poète un abandon au langage qui ressemble en tout point à celui du mystique qui renonce aux efforts de la volonté et recourt à la grâce de Dieu pour atteindre l’indicible. En effet, dans ces poèmes, perpétuellement l’on trouve sans chercher et l’on cherche sans trouver, le narrateur renonçant à être un sujet pour n’être le véhicule du langage et de l’œuvre qui se créent à travers lui (nous soulignons ci-après) :

(8) « là où je ne peux aller / ce que je ne peux dire / étrangement forment les mots / du paysage et du jeu / s'estompe ce que l'on veut saisir / notre étonnement douloureux / court après la lumière / en l'œuvre qui se poursuit »

(9) « j'attends / que l'écrit s'impose / ou seulement quelque chose / proche de rien ».

L'écriture poétique est décrite comme une illumination et la métaphore de la lumière se retrouve de poème en poème :

(10) « le mot à reconnaître / venu s'en retournant / nous laissant / l'éclatante durée du poème ».

Le poète qui a ainsi recueilli un poème vit un état de grâce, lequel apparaît comme un deuil accompli, un détachement paisible à l'égard de la passion humaine qui tente de tout connaître et dominer :

(11) « l'écrit ne pose plus / la question du retour / le fleuve d'il y a des jours / coule encore très loin / sans jamais m'avoir dit / qui je suis / et la part manquante / laissée dans le jardin / celle qui m'attend selon tes mots / au tournant du chemin / s'est jetée dans les eaux / il me semble vois-tu / que c'est sans importance ».

Néanmoins cet état de grâce ne languit pas vers un au-delà. Bien au contraire il dit « l'enchantement / d'être là / malgré tout » dans ce monde.

**Anne-Marguerite Garel**

Texte publié sur son site [Rue des immeubles industriels](#), 31 octobre 2014